

CHI Zijian

*Le Dernier
Quartier de lune*

Roman traduit du chinois
par Yvonne André et Stéphane Lévêque



Éditions Picquier

LIVRE 1

AUBE

Je suis une vieille habituée de la pluie et la neige, j'ai quatre-vingt-dix ans. Pluie et neige m'ont vue vieillir, moi aussi, je les ai vues vieillir. A présent, les pluies d'été sont de plus en plus maigres et l'hiver, la neige se raréfie d'année en année. Elles sont comme le matelas de peau de chevreuil sur lequel je couche, si usé qu'il a perdu ses poils denses emportés par le vent ; il ne lui reste plus que les marques des blessures infligées par le temps. Assise sur ce matelas, j'ai l'air d'un chasseur à l'affût près d'un champ de sel. Pourtant je ne guette pas des rennes dressant fièrement leur ramure, mais une violente tempête de sable.

Span et les siens venaient de partir quand la pluie est arrivée. Avant, pendant plus de deux semaines, chaque matin, le soleil se levait, face écarlate, et le soir, il se couchait, face jaune. Tout le jour, le ciel ne portait pas le moindre nuage. Aspirée par ce soleil brûlant, l'eau du fleuve

maigrissait et l'herbe des pentes ensoleillées courbait la tête sous le feu. Je ne crains pas la sécheresse, mais les pleurs de Maxime. Liusha sanglote à la pleine lune, mais Maxime, lui, dès qu'il voit la terre se lézarder sous la sécheresse, il éclate en sanglots, la tête dans les mains. Comme si ces lézardes étaient des serpents venimeux qui en voulaient à sa vie. Moi, ces lézardes ne me font pas peur, à mes yeux elles sont les éclairs de la terre.

An Tsor balaie le campement sous la pluie.

Je lui demande :

— Est-ce qu'on manque de pluie à Busu, est-ce que Span aurait dû emporter la pluie avec lui ?

Il se redresse, tire la langue pour lécher les gouttes de pluie et me sourit. Quand il sourit, ses rides sourient aussi, chrysanthème au coin de ses yeux et fleur de tournesol sur ses joues. Les gouttes de pluie semblent autant de perles de rosée sur les fleurs de ses rides.

Il ne reste plus qu'An Tsor et moi dans notre urireng ; tous les autres sont partis ce matin vers la plaine en camion avec leurs biens et leurs rennes. Par le passé, nous aussi, nous descendions dans la plaine, au début vers Uchiriovo, et ces dernières années vers Jiliu, pour troquer des jeunes bois de rennes et des peaux contre de l'alcool, du sel, du savon, du sucre et du thé, avant de remonter dans la montagne. Mais cette fois, ils sont partis définitivement. L'endroit où ils vont

s'appelle Busu. Pajek m'a dit que c'était un gros bourg au pied de la montagne. On y a construit de nombreuses maisons blanches à toit rouge, c'est là qu'ils vont s'établir. Il y a là-bas un parc à rennes entouré de barbelés ; dorénavant leurs rennes y seront enfermés.

Je ne voudrais pas dormir dans une pièce où l'on ne voit pas les étoiles. Toute ma vie, j'ai passé mes nuits en leur compagnie. Je deviendrais aveugle si je me réveillais en pleine nuit avec un plafond noir pour seule vue. Mes rennes n'ont rien fait de mal, je ne voudrais pas les savoir en prison. Je deviendrais sourde si je n'entendais pas le son de leurs clochettes, clair comme l'eau qui coule. Mes jambes sont accoutumées aux creux et aux bosses des sentiers de montagne, si je devais marcher tous les jours dans les rues plates de ce bourg, mes jambes affaiblies ne me porteraient plus, je me paralyserais. J'ai toujours respiré l'air pur de la montagne, s'il me fallait respirer les pets nauséabonds lâchés par les voitures de Busu, je ne pourrais pas reprendre mon souffle. Ce corps que les Esprits m'ont donné, je veux le leur rendre ici, dans la montagne.

Il y a deux ans, Tatiana a appelé les gens de l'urireng à voter pour quitter la montagne. Elle a distribué à chacun un carré blanc d'écorce de bouleau ; ceux qui étaient pour devaient déposer leur carré d'écorce sur le tambour des Esprits que nous a légué Niro. Le tambour a été rapidement

couvert par les bulletins d'écorce, comme si le ciel avait fait tomber sur lui de gros flocons de neige. Je me suis levée la dernière, je ne suis pas allée vers le tambour comme les autres, mais vers le feu pour y jeter mon carré d'écorce. Très vite, les flammes l'ont réduit en cendres. Quand je suis sortie du tipi, j'ai entendu les sanglots de Tatiana.

Je croyais que Span mangerait l'écorce, car il aimait la mâchouiller quand il était petit, et puis il est très attaché à la forêt. Mais finalement, comme les autres, il l'a posée sur le tambour des Esprits. J'ai pensé que c'était sa propre subsistance qu'il déposait sur le tambour. Il est parti avec si peu de réserves qu'il mourra de faim tôt ou tard. Je pense qu'il a sûrement donné son accord pour quitter la montagne à cause de ce pauvre Vladimir.

An Tsor aussi a posé son carré d'écorce sur le tambour, mais ça ne veut rien dire. Tout le monde sait qu'il n'a pas compris ce qu'on attendait de lui. Tout ce qu'il voulait, c'était se débarrasser au plus vite de ce morceau d'écorce pour retourner travailler. Il aime s'activer, et ce jour-là, un de nos rennes piqué par un frelon avait l'œil enflé. Il le soignait quand Tatiana l'avait appelé pour voter. Quand il est entré, voyant Maxime et Suchanglin mettre leur écorce sur le tambour, il les a imités. A ce moment-là, sa seule préoccupation, c'était l'œil du renne. Il n'a pas déposé son bulletin avec solennité comme les autres, il l'a lâché

machinalement en sortant, comme un oiseau qui prend son vol et perd une plume par mégarde.

Bien qu'il n'y ait plus qu'An Tsor et moi au campement, je ne me sens pas seule. Tant que je vivrai dans la montagne, même si je suis la dernière, je ne me sentirai jamais seule.

Je suis retournée dans mon tipi et, assise sur la peau de chevreuil, j'ai bu mon thé près du feu.

Autrefois, quand nous changions de campement, nous emportions toujours la « graine de feu ». Mais ceux qui sont descendus dans la plaine avec Tatiana l'ont laissée ici. Quand on vit sans feu, on est dans le froid et l'obscurité. Je suis vraiment triste et inquiète pour eux. Mais ils m'ont dit qu'il y avait du feu dans chaque maison à Busu, donc plus besoin de graine de feu. Pourtant, je pense que le feu de Busu n'a rien à voir avec celui que l'on allume dans la forêt en frottant un briquet sur une pierre ; il n'a ni la lumière du soleil ni celle de la lune. Comment un tel feu pourrait-il illuminer le cœur et les yeux ?

Ce feu sur lequel je veille est aussi vieux que moi. Je l'ai toujours protégé des vents violents, des tempêtes de neige et des grosses pluies. Jamais je ne l'ai laissé s'éteindre. Ce feu, c'est mon cœur qui bat.

Je ne suis pas une bonne conteuse, mais en cet instant, écoutant le murmure de la pluie et regardant les flammes danser, je voudrais avoir quelqu'un à qui parler. Tatiana s'en est allée, Span, Liusha et Maxime aussi, à qui raconter ma

vie ? An Tsor n'est pas bavard et il n'aime pas écouter les autres. Je sais que ces deux ennemis, la pluie et le feu, ont des oreilles, tout comme les hommes. Eh bien, pluie et feu, écoutez mon histoire !

Je suis évenk.

Je suis la femme du dernier chef de clan du peuple évenk.

Je suis née en hiver. Ma mère s'appelait Tamara et mon père Linke. Le jour de ma naissance, mon père a tué un ours à collier. Quand mon père a découvert le trou d'arbre qui lui servait de tanière, il l'a d'abord provoqué avec une branche de bouleau pour le tirer de son hibernation, déclencher sa colère et obtenir un fiel de qualité, puis il a brandi son arme et l'a tué. Quand l'ours est furieux, sa bile est abondante et son fiel riche. Ce jour-là, mon père a eu de la chance, il a obtenu deux choses : un beau fiel d'ours et moi.

A mon arrivée au monde, j'ai entendu des croassements, qui ne venaient pourtant pas de vrais corbeaux. Comme un ours avait été abattu, tout le clan était réuni pour manger sa viande. Nous vénérions cet animal. Alors, quand nous mangeons sa chair, nous croassons un long moment pour que son esprit croie que ce ne sont pas des hommes qui le mangent, mais des corbeaux.

Nombreux sont les bébés nés en hiver qui tombent malades et meurent de froid. J'ai une

sœur aînée qui est morte ainsi. Elle est née pendant une tempête de neige, tandis que mon père était parti à la recherche de rennes égarés. Un vent furieux a soulevé un coin du tipi que ma mère avait spécialement construit pour lui donner naissance, et ma sœur a pris froid. Deux jours plus tard, elle nous quittait. Un jeune renne qui s'en serait allé aurait au moins laissé les belles empreintes de ses sabots dans la forêt, mais ma sœur nous quitta au souffle du vent, elle a juste crié un moment, puis elle s'est tue. On l'a mise dans un sac de toile blanche puis on l'a jetée sur une pente ensoleillée. Ma mère en eut un grand chagrin. Aussi, pour ma naissance, a-t-elle calfeutré le tipi avec des peaux de bêtes, de peur qu'un coup de vent glacé ne tende une langue vorace pour emporter son enfant.

Bien sûr, je n'ai appris tout ceci de la bouche de ma mère que lorsque je suis devenue grande. Elle m'a raconté que le soir de ma naissance, tout le clan avait allumé un grand feu dans la neige et dansé en mangeant de l'ours. Nidu le chamane avait sauté par-dessus les flammes, ses bottes en peau de renne et son manteau en daim s'étaient couverts d'étincelles, sans en être roussis.

Frère aîné de mon père, Nidu le chamane était le chef de notre *urireng*. Je l'appelais *egdi'ama*, c'est-à-dire oncle. Mes plus lointains souvenirs commencent avec lui.

Outre celle morte à la naissance, j'avais une autre grande sœur qui s'appelait Léna. Un

automne, Léna est tombée malade. Couchée sur une peau de daim, rongée par la fièvre, sans boire ni manger, inconsciente, elle délirait. Mon père a fabriqué un abri sur quatre piliers dans le coin sud-est du tipi. Il a sacrifié un renne blanc et demandé à Nidu de venir exécuter la danse des Esprits pour Léna. *Egdi'ama* était un homme, mais parce qu'il était chamane, il était généralement habillé en femme. Pour la danse des Esprits, il portait de gros faux seins. Il était corpulent et je pensais que revêtu du pesant costume et de la lourde coiffure des Esprits, il serait incapable de tourner sur lui-même. Pourtant, lorsqu'il exécuta sa danse en frappant le tambour des Esprits, ce fut d'un pas léger. Il chantait en dansant à la recherche de l'esprit d'enfant de Léna, son *umai*. Il dansa sans s'arrêter du crépuscule jusqu'à l'apparition des étoiles, et brusquement il tomba sur le sol. A l'instant de sa chute, Léna se dressa sur son séant, demanda à boire à maman et dit qu'elle avait faim. Quand il reprit conscience, Nidu le chamane dit à notre mère qu'un jeune renne gris s'en était allé au royaume des ombres à la place de Léna.

A l'automne, pour inciter les rennes friands de champignons qui n'avaient pas envie de revenir à regagner le campement, nous attachions les jeunes dans le camp, forçant les adultes inquiets à rentrer. Maman est sortie du tipi en me tenant par la main. A la lueur des étoiles, j'ai vu le faon qui peu avant

gambadait plein d'entrain, couché, sans vie. Avec un grand frisson, j'ai serré fort la main de maman. Mon souvenir le plus ancien, c'est ce frisson. Je devais avoir quatre ou cinq ans.

Depuis ma plus tendre enfance, je n'ai vu d'autre habitation que les *shirangju*, les tipis en forme de parapluie que nous nommons aussi « piliers des Immortels ». Ils sont faciles à construire : on abat vingt ou trente troncs de mélèzes, on les scie à la hauteur de deux hommes, on les écorce, on taille une des extrémités en pointe, et on réunit les troncs au sommet, la pointe tournée vers le ciel. L'autre extrémité est fixée au sol, les troncs écartés régulièrement pour former un grand cercle comme d'innombrables jambes en train de danser. On les entoure alors d'une protection contre le vent et le froid, et la construction est terminée. Autrefois, cette protection était faite d'écorce de bouleau et de peaux de bêtes, mais par la suite, nombreux sont ceux qui ont préféré utiliser la grosse toile et le feutre.

J'aime vivre dans un tipi. Un trou est ménagé à son sommet, il sert de conduit naturel pour évacuer la fumée du foyer. La nuit, j'ai l'habitude d'observer les étoiles par ce trou. Sa taille ne permet d'en voir que quelques-unes, mais elles sont particulièrement brillantes, comme une lampe à huile fixée au sommet des troncs.

Mon père n'avait pas envie d'aller chez Nidu le chamane, mais moi, j'aimais bien. Car son tipi

n'abritait pas que des humains, il abritait aussi des Esprits. Les Esprits, nous les appelons tous Malu. Ils sont enfermés dans un sac de cuir de forme ronde, et on les vénère en face de l'entrée du tipi. Avant de partir à la chasse, les adultes allaient toujours se prosterner devant les Esprits. Cela excitait ma curiosité et je demandais toujours à Nidu le chamane d'ouvrir le sac de cuir pour que je voie à quoi ils ressemblaient. Avaient-ils un corps de chair ? Est-ce qu'ils parlaient ? Est-ce qu'ils ronflaient comme les humains au milieu de la nuit ? Chaque fois que je parlais des Malu à Nidu le chamane, il attrapait une baguette du tambour dont il se servait pour la danse des Esprits et il me chassait sans ménagement.

On n'aurait pas cru que Nidu le chamane et mon père étaient frères. Ils ne se parlaient guère et n'allaient jamais à la chasse ensemble. Mon père était svelte alors que Nidu était gros. Mon père était excellent chasseur mais Nidu revenait souvent bredouille. Mon père était bavard, tandis que Nidu, même lorsqu'il réunissait tout le monde pour discuter et prendre une décision, était avare de paroles. On racontait que, le jour de ma naissance, comme il avait rêvé la veille qu'un jeune renne blanc était venu dans notre campement, il avait manifesté une joie immense. Il avait beaucoup bu, dansé, et il avait même sauté par-dessus le feu.

Mon père aimait jouer des tours à ma mère. L'été, il lui disait, en la montrant du doigt :

— Tamara, Ilan a mordu ta robe !

Ilan était notre chien de chasse. Dans notre langue, *ilan* signifie « rayon de lumière ». Voilà pourquoi, lorsqu'il faisait nuit, j'aimais appeler Ilan, je me figurais qu'il allait apporter la lumière, mais tout comme moi il n'était qu'une ombre dans l'obscurité. Ma mère adorait porter des robes, c'est pourquoi elle devait attendre l'été avec impatience, non pour voir les fleurs s'épanouir dans la forêt, mais pour se mettre en robe. Dès qu'elle entendait mon père dire qu'Ilan avait mordu sa robe, elle sautait en l'air, et mon père satisfait éclatait de rire. Ma mère aimait porter une robe grise, ornée d'une ceinture-corselet verte, large devant et étroite derrière.

Ma mère était la plus capable de toutes les femmes de notre *urireng*. Bras ronds, jambes solides, large front, toujours souriante et aimable. Les autres femmes dissimulaient leurs cheveux tout le jour sous un foulard bleu, mais elle laissait les siens découverts. Elle tordait son épaisse chevelure noire pour en faire un chignon dans lequel elle fichait une épingle en os de renne poli, couleur de lune.

— Viens vite, Tamara !

C'est ainsi que mon père appelait souvent ma mère, tout comme il nous appelait. Ma mère s'approchait lentement de lui, et mon père se contentait

de la tirer par le bord de sa veste en riant, puis il lui donnait une tape sur les fesses en disant :

— Ce n'est rien, va donc !

Ma mère pinçait les lèvres et retournait à son travail sans rien dire.

Notre mère nous a appris, à Léna et à moi, à travailler dès l'enfance : tanner les peaux, faire sécher la viande, fabriquer des paniers et des canoës en écorce de bouleau, coudre des bottes et des gants en peau de chevreuil, cuire le *khleb*, notre pain sans levain, traire les rennes, confectionner une selle... Notre père, jaloux de nous voir toutes les deux tourner autour de maman comme deux papillons attirés par une fleur, lui dit un jour :

— Tamara, il faut absolument que tu me donnes un *utu*.

Un *utu*, c'est un fils. Quant à Léna et moi, comme toutes les autres filles évenks, nous étions des *unaji*. Pour notre père, Léna était la grande *unaji* et moi la petite *unaji*.

En pleine nuit, on entendait souvent le bruit du vent dehors. L'hiver, aux rafales de vent se mêlaient les hurlements des bêtes sauvages, et l'été, le vent apportait le hululement de la chouette et les coassements des grenouilles. A l'intérieur du tipi il y avait aussi d'étranges souffles, les halètements de mon père Linke mêlés aux gémissements de ma mère Tamara. D'habitude, ma mère n'appelait jamais mon père par son nom, mais quand ils faisaient ces bruits en pleine nuit, elle

criait « Linke, Linke... » avec fougue, la voix tremblante. Quant à mon père, telle une bête sauvage à l'agonie, il haletait si violemment que je me figurais qu'ils étaient au plus mal. Pourtant, le lendemain au réveil, la mine réjouie, ils s'en allaient vaquer à leurs occupations. Grâce à ces bruits, le ventre de ma mère s'est arrondi jour après jour, et peu après, mon petit frère Luni est né.

Du jour où mon père a eu son *utu*, même quand il rentrait bredouille de la chasse, son air sombre laissait place à un air réjoui lorsqu'il voyait le sourire de Luni. Tamara aussi aimait Luni. Quand elle travaillait, elle aurait très bien pu le déposer dans son berceau d'écorce de bouleau, mais non, elle préférait le porter sur ses épaules. Alors, elle ne pouvait pas garder son épingle d'os de renne dans son chignon, car Luni tendait la main pour l'attraper et la porter à sa bouche. Comme l'épingle était pointue, Tamara craignait qu'il ne la mette à la bouche et se pique, elle évitait donc de la porter. Pourtant, moi, je trouvais que ça lui allait bien.

Nous aussi, Léna et moi, nous aimions Luni, c'était à qui le prendrait dans ses bras. C'était un beau bébé potelé, on aurait dit un charmant petit ourson. Il babillait et sa salive coulait dans notre cou avec un horrible chatouillis, comme si une chenille s'y était glissée. L'hiver, nous aimions balayer la frimousse de Luni avec une queue d'écureuil, chaque passage déclenchait des rires à n'en plus finir. L'été, nous le portions jusqu'à la

rivière et nous attrapions des libellules dans l'herbe de la berge pour les lui montrer. Un jour où maman était allée donner du sel aux rennes, Léna et moi, nous avons caché Luni en dehors du tipi dans un coffre à grain en écorce de bouleau. A son retour, quand maman a vu que Luni avait disparu, elle s'est affolée. Elle l'a cherché partout sans le trouver, elle nous a interrogées mais nous avons secoué la tête, feignant l'ignorance. Elle s'est mise à pleurer. Il devait y avoir des liens particuliers entre Luni et elle, car lui qui était resté silencieux jusque-là à se dorer au soleil, dès qu'il a entendu maman pleurer, s'est mis à pleurer lui aussi. Ses pleurs, pour elle semblables à des rires, l'ont guidée jusqu'à lui. Elle l'a pris dans ses bras et nous a sévèrement grondées. C'était la première fois qu'elle se fâchait contre nous.

La venue de Luni nous a fait changer notre façon d'appeler nos parents. Avant, comme tous les enfants sages, nous appelions notre mère *eni* et notre père *ama*. Mais rendues jalouses par leur préférence pour Luni, nous nous sommes mises en cachette à appeler notre mère Tamara et notre père Linke. Si bien que, maintenant encore, il m'arrive de garder cette habitude quand j'évoque mes parents. Que les Esprits me pardonnent.

Dans notre *urireng*, tous les hommes adultes avaient pris femme. Linke avait Tamara, Hase avait Maria, Kunde avait Yveline, et Ivan avait Nadejda aux yeux bleus et aux cheveux blonds.

En revanche, Nidu le chamane vivait seul. Je pensais que les Esprits contenus dans le sac de cuir devaient être féminins, sinon, comment aurait-il pu ne pas vouloir de femme ? Je me disais que si Nidu le chamane avait une femme-Esprit, c'était une bonne chose. L'ennui, c'est qu'ils ne pourraient pas avoir d'enfant. Un campement sans enfants, c'est comme un arbre privé de pluie, il a moins de vitalité. Ivan et Nadejda taquinaient souvent leurs enfants Jilande et Nora, déclenchant de grands éclats de rire. Jindele, fils de Kunde et Yveline, n'était pas aussi vif, mais il leur apportait la fraîcheur d'un nuage flottant dans un ciel d'été et les rendait sereins. En revanche, Hase et Maria qui n'avaient pas d'enfant avaient toujours l'air taciturnes. Quand Rolinski le Russe venait au campement, il n'apportait pas seulement tabac, alcool, sucre et thé chez Hase, il apportait aussi des remèdes. Mais Maria avait beau prendre ces remèdes contre la stérilité, son ventre restait plat, si bien que Hase avait toujours l'air désemparé d'un élan traqué par les chasseurs et pris au piège. Un foulard sur le visage, Maria se rendait souvent, tête basse, au tipi de Nidu le chamane. Ce n'était pas Nidu mais les Esprits qu'elle allait prier. Elle espérait qu'ils lui donneraient un enfant.

Yveline, ma tante, aimait conter des histoires. C'est elle qui m'a raconté les légendes sur le peuple évenk et m'a révélé l'inimitié entre mon père et Nidu le chamane. Naturellement, les contes

et légendes sur notre peuple, je les ai entendus lorsque j'étais jeune. Les relations d'amour et de haine entre adultes, elle ne m'en a parlé qu'après la mort de mon père et quand ma mère et Nidu ont perdu l'esprit l'un après l'autre. A ce moment-là, mon fils Victor était sur le point de naître.

Dans ma vie, j'ai vu tant et tant de rivières, étroites ou larges, sinueuses ou rectilignes, impétueuses ou paisibles. C'est nous qui leur avons donné la plupart de leurs noms. C'est le cas pour la Delbur, la Hologuya, la Bischaya, la Bistaré, l'Iming Do et la Talyan. Tous ces cours d'eau sont des affluents de l'Argoun, ou des affluents de ses affluents.

Mon plus lointain souvenir sur l'Argoun est lié à l'hiver.

Cette année-là, notre campement du nord était enseveli sous une si épaisse couche de neige que nos rennes ne trouvaient plus rien à manger. Nous avons été obligés de migrer vers le sud. En chemin, nous n'avons pris aucun gibier deux jours de suite. Dash le boiteux, qui chevauchait un renne, se mit à traiter de bons à rien les hommes qui avaient la chance de marcher sur leurs deux pieds, clamant qu'il était tombé dans un monde de ténèbres et qu'il allait mourir de faim. Il a fallu s'approcher de l'Argoun et casser la couche de glace au pic pour pêcher de quoi nous nourrir.

L'Argoun était si large que son cours gelé donnait l'impression d'un immense champ de

neige à peine formé. Hase, qui était bon pêcheur, perça trois ouvertures dans la glace et attendit à côté, le harpon à la main. Les gros poissons enfermés depuis des mois sous la glace crurent que le printemps revenait et s'approchèrent à grands coups de nageoires des trous qui laissaient filtrer la lumière du jour. Dès qu'il apercevait des remous dans l'eau, Hase lançait le harpon d'un geste vif, et il eut vite fait de prendre un poisson après l'autre. Il y avait des brochets tachetés de noir et des saumons de Sibérie aux fines rayures. Je sautais de joie à chaque prise. Léna n'osait pas regarder les trous de pêche, Jilande et Jindele non plus. Pour eux, cette ouverture d'où s'échappait de la vapeur était comme un piège, ils se tenaient à distance. J'aimais bien Nora ; elle qui avait quelques années de moins que moi ne me cédait rien en audace. Elle se penchait, tendant la tête vers le trou. Hase la fit reculer en disant que, si elle faisait un faux pas et tombait dans le trou, les poissons la mangeraient. Nora ôta son bonnet de fourrure, secoua la tête et, tapant du pied, déclara solennellement :

— Jette-moi vite dans le trou, je nagerai chaque jour sous la glace, et quand vous voudrez du poisson, vous n'aurez qu'à taper à la surface en criant « Nora ! », je casserai la glace d'un coup de tête pour vous donner du poisson ! Si je n'y arrive pas, laissez-les donc me manger, tant pis pour moi !

Son discours n'impressionna pas Hase, mais il effraya Nadejda, sa mère. Elle se précipita sur elle, ne cessant de faire des signes de croix. Nadejda était Russe, elle vivait avec Ivan et ne lui avait pas seulement donné des enfants blonds à la peau blanche, elle avait aussi apporté sa religion avec elle. Ainsi, dans notre *urireng*, Nadejda croyait comme nous aux Malu mais elle priait aussi la Sainte Vierge. Pour cette raison, tante Yveline la méprisait. Je n'étais pas hostile à l'idée que Nadejda prie plusieurs Esprits, car en ce temps-là les Esprits étaient invisibles pour moi. Pourtant, je n'aimais pas voir Nadejda faire le signe de croix. On aurait dit qu'elle s'ouvrait la poitrine avec un poignard pour en sortir le cœur.

Au crépuscule, nous avons allumé un feu au bord de l'Argoun pour faire griller le poisson. Nous avons donné les brochets à manger aux chiens de chasse et coupé les gros saumons en tranches que nous avons salées puis enfilées sur des branches de bouleau pour les rôtir à la broche. L'odeur du poisson grillé n'a pas tardé à se répandre. Tandis que les adultes mangeaient le saumon en buvant de l'alcool, Nora et moi sommes allées faire la course au bord de l'Argoun. Tels deux lièvres, nous laissons deux séries d'empreintes rapprochées sur la neige. Je me souviens que, lorsque nous avons couru jusqu'à l'autre rive, Yveline nous a rappelées. Elle m'a expliqué que l'on ne pouvait pas aller librement sur l'autre rive

qui ne faisait plus partie de notre territoire. Désignant Nora, elle a précisé qu'elle pouvait s'y rendre, car c'était son pays et tôt ou tard Nadejda les emmènerait, Jilande et elle, sur la rive gauche.

A mes yeux, un fleuve était un tout : à quoi cela rimait-il de distinguer la rive gauche de la rive droite ? Si l'on observe un feu sur la berge, il flambe sur la rive droite, mais il teinte aussi de rouge la neige sur la rive gauche. Sans tenir compte des paroles d'Yveline, Nora et moi ne cessions de faire des allers-retours d'une berge à l'autre. Nora toute fière s'est soulagée sur la rive gauche, elle est revenue en courant sur la rive droite et a crié à Yveline :

— J'ai laissé mon pipi dans mon pays !

Yveline lui a lancé un regard aussi furieux que si elle avait vu une femelle renne mettre bas un petit mal formé.

Ce soir-là, tante Yveline m'a raconté qu'autrefois, la rive gauche du fleuve faisait partie de notre territoire ; c'était notre pays d'origine, nous étions les maîtres de ces terres.

Il y a trois cents ans, l'armée russe envahit le sol de nos ancêtres, le mit à feu et à sang, s'empara de leurs peaux de zibelines et de leurs rennes. Les soldats coupaient en deux d'un coup de sabre les hommes qui résistaient à leur sauvagerie et ils étranglaient les femmes qui refusaient de se laisser violer. Nos paisibles montagnes furent ravagées, le gibier diminua année après année, nos ancêtres

furent contraints de quitter la Yakoutie des rives de la Léna, franchirent l'Argoun et commencèrent une nouvelle vie dans les monts et les forêts de la rive droite. C'est pourquoi certains nous appellent Yakoutes. Au temps où nous vivions au bord de la Léna, nous étions douze tribus, mais quand nous sommes arrivés sur la rive droite de l'Argoun, il n'en restait plus que six. Ces nombreuses tribus s'étaient dispersées au fil du temps et du vent. Voilà pourquoi je n'aime pas donner nos noms de famille, et dans mon récit, j'appelle simplement les personnes par leur prénom.

La Léna est un fleuve aux eaux bleues. La légende raconte qu'elle est si large que même un pivert est incapable de voler jusqu'à l'autre rive. Sur son cours supérieur se trouve le lac Lamu, plus connu sous le nom de Baïkal. Il est alimenté par huit grands cours d'eau et ses eaux sont d'un bleu profond. Dans ce lac croissent en quantité des algues turquoise. Comme ce lac est proche du soleil, il est baigné par ses rayons tout au long de l'année. Des lotus roses et blancs s'y épanouissent. Le lac est entouré de hautes montagnes, c'est là qu'habitait notre ancêtre, un Evenk portant une longue natte.

J'ai demandé à Yveline s'il y avait un hiver au lac Lamu. Elle m'a assuré qu'il n'y avait pas d'hiver au berceau de nos ancêtres. Je ne croyais pourtant pas qu'il puisse exister un lieu où régnerait un éternel printemps, où il ferait toujours

doux. En effet, depuis ma naissance, j'avais toujours connu de longs hivers rigoureux. Aussi, après avoir entendu le récit d'Yveline, me suis-je précipitée chez Nidu le chamane pour tirer la chose au clair. Il n'a pas confirmé la légende mais m'a certifié qu'autrefois nous pouvions vivre en nomades et chasser sur la rive gauche de l'Argoun. Il a ajouté qu'à l'époque, la tribu d'éleveurs de rennes qui vivait dans la région de Nerchinsk offrait chaque année des peaux de zibelines en tribut à la cour des Mandchous. C'était l'armée russe de longs-nez aux yeux bleus qui nous avait obligés à venir sur la rive droite. Je n'avais aucune idée du lieu où se trouvaient la Léna et Nerchinsk, mais j'ai compris que tous ces territoires perdus s'étendaient sur la rive gauche de l'Argoun, en un lieu qui nous était désormais interdit. Cela m'a rendue dès mon jeune âge hostile à Nadejda aux yeux bleus et au grand nez. Je me figurais que c'était une louve qui suivait un troupeau de rennes.

Ivan était le fils d'*egdi'ama*, c'est-à-dire le fils de mon grand-oncle. De petite taille, le visage brun, il avait sur le front une envie pareille à une graine de jequirity qui attirait l'œil. L'ours à collier est friand de ces graines. C'est pourquoi, lorsqu'ils allaient chasser, si mon père découvrait des empreintes d'ours, il rappelait à Ivan qu'il devait redoubler de vigilance, de peur que l'ours ne s'attaque à lui. Mon père n'avait pas tort, car les ours étaient plus excités par Ivan que par les autres

chasseurs, et par deux fois, il avait échappé de justesse à la patte d'un ours. Ivan avait des dents solides et il aimait la viande crue. Lorsque les chasseurs n'avaient rien pris, c'était lui le plus malheureux, car il n'aimait pas la viande séchée. Il n'avait que mépris pour le poisson, arguant que c'était pour les enfants et les vieillards aux dents fragiles.

Ivan avait des mains énormes. Quand il les posait sur ses genoux, ceux-ci semblaient disparaître sous de grosses racines noueuses. Ses mains avaient une telle force qu'elles pouvaient écraser un galet, rompre sans hache un tronc de mélèze dans un grand craquement pour construire un tipi. Yveline disait que c'était grâce à la force phénoménale de ses mains que Nadejda était devenue sa femme.

Un siècle plus tôt, on avait découvert un gisement d'or sur le cours supérieur de l'Argoun. Quand les Russes eurent appris qu'il y avait de l'or sur la rive droite, ils passèrent souvent la frontière pour venir piller le filon. C'était sous le règne de l'empereur Guang Xu. Comment aurait-il pu tolérer sans réagir que l'or qui revenait à la cour impériale des Mandchous filât entre les mains de ces hommes aux yeux bleus ? Il ordonna au général Li Hongzhang de trouver un moyen pour empêcher la fuite de l'or. Li Hongzhang eut l'idée d'ouvrir une mine d'or près de la ville de Mohe. Comme cette zone inhospitalière était enfouie sous la neige pendant six mois de l'année, il n'était

pas question qu'un grand homme d'Etat s'y rendît. Finalement, pour ouvrir cette mine d'or, il choisit Li Jinyong, sous-préfet du Jilin qui avait été puni pour s'être opposé à l'impératrice douairière Cixi.

Dès la création de la mine de Mohe, des commerces s'étaient ouverts. Puis, comme le fruit vient après la fleur, des bordels n'avaient pas tardé à apparaître. Privés de femmes à longueur d'année, les mineurs venus de la Chine profonde avaient le regard brillant bien plus qu'à la vue de l'or quand ils en voyaient une. Pour un moment d'intimité et de plaisir, ils saupoudraient d'or le corps d'une femme, et les affaires des bordels étaient aussi florissantes que sont abondantes les pluies d'été. Les commerçants que nous appelons *anda*, voyant le profit qu'ils pouvaient tirer des bordels, amenèrent de Russie des femmes, souvent très jeunes, pour les leur vendre.

D'après Yveline, cette année-là, ils chassaient dans la région de la rivière Keppe, et sous le givre, la forêt se teintait des chatoyantes couleurs d'automne. Un *anda* russe à cheval franchit l'Argoun avec trois filles, en route vers Mohe à travers la forêt. Ivan qui chassait les aperçut. Ils avaient tué un faisan, et près d'un feu de bivouac, ils mangeaient et buvaient. Ivan qui avait déjà rencontré cet *anda* barbu savait que tout ce qui l'accompagnait était à vendre. Il était évident que la mine d'or n'avait pas seulement besoin de matériel et de nourriture, il fallait aussi des femmes.

Grâce aux rencontres fréquentes avec ces marchands, la plupart d'entre nous parlaient quelques mots de russe, et les Russes comprenaient la langue évenk. Deux de ces filles étaient aguichantes : grands yeux, nez droit, taille fine. Leurs rires vulgaires, tandis qu'elles buvaient, trahissaient des prostituées rompues au métier. La troisième, une fille aux petits yeux, était différente. Elle buvait calmement, les yeux baissés sur sa robe à carreaux gris. Ivan se dit qu'elle était sûrement là contre son gré, sinon, elle n'aurait pas été aussi mélancolique. A l'idée que sa robe à carreaux serait soulevée par beaucoup d'hommes, il eut mal à en claquer des dents. Jamais fille ne l'avait autant ému.

Il retourna au campement, roula ensemble deux peaux de loutres, une peau de lynx et une dizaine de peaux d'écureuils, et repartit à dos de renne à la poursuite de l'*anda* et des trois filles. Quand il les retrouva, il étala les peaux et, désignant la fille aux petits yeux, dit au marchand :

— La fille est pour Ivan et les peaux sont pour l'*anda*.

Le Russe, estimant le lot de fourrures insuffisant, refusa le marché qu'il jugeait désavantageux. Ivan s'approcha de lui, tendit sa grosse main et s'empara de la gourde en fer de l'homme. Il la posa dans sa paume et, la serrant avec force, il l'aplatit ; il la serra encore plus fort, l'alcool jaillit : il la réduisit en boule. Les jambes flageolantes,

l'*anda* laissa partir Ivan avec la fille aux petits yeux : c'était Nadejda.

Yveline racontait que mon *egdi'ama*, mon grand-oncle, était mort de colère à cause d'Ivan. Il avait depuis longtemps choisi une femme pour son fils et comptait célébrer le mariage cet hiver-là. Il ne se serait jamais douté qu'Ivan reviendrait à l'automne avec cette autre femme.

Ivan ne s'était pas trompé, Nadejda avait bien été vendue comme prostituée par sa méchante belle-mère. Elle avait tenté par deux fois de s'enfuir au cours du voyage. Lorsque l'*anda* s'en était aperçu, il l'avait violée pour qu'elle n'ait plus d'autre issue que la prostitution. Aussi ne demandait-elle pas mieux que de partir avec Ivan, tout en se sentant coupable vis-à-vis de lui. Elle ne lui dit pas qu'elle avait été violée par l'*anda* mais elle le révéla à Yveline. En parler à Yveline, c'était comme le dire à un oiseau chanteur, si bien que personne dans le campement ne l'ignora plus. Mon grand-oncle l'avait d'abord détestée à cause de ses origines russes, mais quand il apprit qu'elle avait été souillée, il ordonna à Ivan de la chasser de notre territoire. Ivan refusa d'obéir, il l'épousa, et au printemps suivant naquit Jilande. Tout le monde se demandait si l'enfant n'était pas le fils de l'*anda* barbu. Dès la naissance de cet enfant aux yeux bleus, mon grand-oncle vomit du sang. Trois jours plus tard, il mourait. L'histoire veut que le jour où il quitta ce monde, les nuages du

matin teintaient l'orient de pourpre. C'était sûrement le sang qu'il avait vomi qu'il emportait avec lui.

Nadejda n'avait aucune expérience de la vie dans la forêt et la montagne. On racontait qu'au début, elle n'arrivait pas à dormir dans un tipi et errait dans la forêt. Elle ne savait ni tanner les peaux ni sécher la viande de renne ni assouplir les tendons ni même fabriquer des paniers en écorce de bouleau. Ivan, qui avait remarqué que ma mère n'avait pas l'hostilité d'Yveline envers Nadejda, lui demanda de lui apprendre ces savoir-faire. Aussi, parmi les femmes du clan, Tamara et Nadejda étaient-elles très proches. Cette femme qui faisait le signe de croix sur sa poitrine était intelligente. En quelques années seulement, elle maîtrisa tous les travaux familiers aux femmes évenks. Elle était particulièrement tendre avec Ivan : quand il rentrait de la chasse, elle l'attendait toujours dans le campement. Lorsqu'elle le voyait arriver, elle s'avançait pour le serrer dans ses bras comme s'ils avaient été séparés pendant plusieurs mois. Elle avait une tête de plus que lui, et quand elle l'étreignait, on aurait dit un grand arbre prenant un petit arbre dans ses bras, une mère ourse embrassant son ourson, c'était trop drôle ! Yveline avait beaucoup de mépris pour l'attitude de Nadejda, elle disait que c'étaient des façons de prostituée.

Nadejda n'aimait pas du tout voir l'Argoun. Chaque fois que nous y allions, Yveline se moquait

d'elle avec des mots acerbes. Elle aurait voulu la voir se transformer en souffle de vent et s'envoler vers la rive gauche. Quant à Nadejda, elle observait le fleuve d'un air sombre, comme si elle était face à un maître cupide, craignant qu'il ne tirât profit d'elle. Nous ne pouvions pourtant pas nous éloigner du fleuve, il était au cœur de nos activités, nous vivions parmi ses nombreux affluents. Si l'on compare l'Argoun à la paume d'une main, ses affluents étaient, tels les cinq doigts écartés vers cinq directions différentes, comme autant d'éclairs illuminant nos vies.